

La vie de l'homme et l'éclairage

Autor(en): **[s.n.]**

Objektyp: **Article**

Zeitschrift: **Le conteur vaudois : journal de la Suisse romande**

Band (Jahr): **34 (1896)**

Heft 37

PDF erstellt am: **21.07.2024**

Persistenter Link: <https://doi.org/10.5169/seals-195728>

Nutzungsbedingungen

Die ETH-Bibliothek ist Anbieterin der digitalisierten Zeitschriften. Sie besitzt keine Urheberrechte an den Inhalten der Zeitschriften. Die Rechte liegen in der Regel bei den Herausgebern.

Die auf der Plattform e-periodica veröffentlichten Dokumente stehen für nicht-kommerzielle Zwecke in Lehre und Forschung sowie für die private Nutzung frei zur Verfügung. Einzelne Dateien oder Ausdrucke aus diesem Angebot können zusammen mit diesen Nutzungsbedingungen und den korrekten Herkunftsbezeichnungen weitergegeben werden.

Das Veröffentlichen von Bildern in Print- und Online-Publikationen ist nur mit vorheriger Genehmigung der Rechteinhaber erlaubt. Die systematische Speicherung von Teilen des elektronischen Angebots auf anderen Servern bedarf ebenfalls des schriftlichen Einverständnisses der Rechteinhaber.

Haftungsausschluss

Alle Angaben erfolgen ohne Gewähr für Vollständigkeit oder Richtigkeit. Es wird keine Haftung übernommen für Schäden durch die Verwendung von Informationen aus diesem Online-Angebot oder durch das Fehlen von Informationen. Dies gilt auch für Inhalte Dritter, die über dieses Angebot zugänglich sind.

Le sénat de Berne, touché du dénuement où se trouvaient ces malheureux, leur accorda l'entrée de la ville et leur fit distribuer des vivres dans les tavernes. Mais les bourgeois à qui la vue du redoutable verrait avait causé quelque appréhension, firent si belle contenance sous les armes que les *Compagnons de joyeuse vie* se comportèrent galamment et quittèrent sans bruit la ville, le lendemain au point du jour.

Les Genevois, à la nouvelle de l'approche de ces formidables bandes, envoyèrent aussitôt au-devant d'elles une députation composée de leurs magistrats et des principaux membres du clergé. Ceux-ci les supplièrent humblement d'avoir égard à leur grande pauvreté et de leur accorder quelque délai pour le paiement de la rançon. Mais les *Compagnons de joyeuse vie* furent inexorables, et continuèrent d'avancer sur Genève, en faisant les plus terribles menaces de sac et de carnage, si la somme convenue de 6,000 florins d'or n'était pas aussitôt remise aux cantons.

L'épouvante se répandit dans Genève; on se hâta d'imposer sur les bourgeois des tailles et des gabelles énormes, on fondit toutes les bagues, les joyaux, les calices, et ce ne fut qu'à grand-peine qu'on parvint à réunir les 6,000 florins.

Au retour de cette glorieuse expédition, les *Compagnons de joyeuse vie*, qui conservaient encore rancune du peu d'empressement qu'on avait mis à les recevoir à Berne, se vantèrent qu'ils allaient boire tout le vin de ces bourgeois et se divertir avec leurs femmes. Mais ceux-ci les regurent, comme la première fois, sous les armes.

Pour témoigner le grand déplaisir qu'ils éprouvaient d'une pareille défiance, les *Compagnons de joyeuse vie* traversèrent la ville de Berne sans vouloir s'y arrêter. Ils se dispersèrent ensuite par petites bandes et commirent tant de vols et de brigandages que les cantons se décidèrent à sévir contre eux vigoureusement.

On en fit périr plus de quinze cents par l'épée, la roue et la corde.

Le petit nombre de ceux qui échappèrent à la mort s'enfuirent dans les pays étrangers.

Telle fut la triste fin des *Compagnons de joyeuse vie*.

On remarque aussi, dans la galerie de l'Art ancien, de l'Exposition nationale, une tente autour de laquelle sont groupés des canons, des armes, des drapeaux, des étoffes et autres objets prêtés par l'arsenal de Soleure.

En face de cette curieuse collection, nous avons entendu dire par nombre de visiteurs: «Voilà la tente de Charles-le-Téméraire!» Les détails qu'on vient de lire démontrent suffisamment que c'est là une grosse erreur. Cette tente peut parfaitement provenir des dépouilles de Grandson ou de Morat, comme plusieurs des objets qui l'entourent, mais elle n'est qu'un modeste pavillon, qui n'a ni le luxe, ni les proportions de la tente du duc de Bourgogne. On assure que celle-ci a été conservée, en partie du moins, dans un des musées de la Suisse. C'est ce que nous ignorons.

Si quelque abonné du *Conteur* peut nous donner, à cet endroit, des renseignements, il nous fera grand plaisir.

L. M.

La vie de l'homme et l'éclairage.

Si l'on n'a pas encore trouvé le moyen de rallonger les hommes et de prolonger l'existence au-delà des limites fixées par la nature, on peut dire cependant que depuis environ un siècle et demi, et quelque invraisemblable que cela paraisse, la durée de la vie humaine s'est notablement accrue.

En effet, qu'est-ce la vie, au point de vue du temps, sinon les heures de la journée où nous nous livrons à l'exercice de nos facultés, à nos occupations actives et intelligentes. Eh bien, grâce aux progrès apportés successivement aux divers moyens d'éclairage, on est arrivé, pour ainsi dire, à supprimer la nuit, ou du moins à augmenter considérablement le temps que nous pouvons leur consacrer.

Pour mieux nous rendre compte de ce fait, auquel on n'a peut-être pas suffisamment réfléchi, il suffit de rappeler un peu ce qui se passait à Paris, par exemple, avant la Révolution de quatre-vingt-treize.

Dans cette grande capitale où le mouvement de la journée se prolonge jusqu'à minuit et au-delà, où l'on fait comme on dit «de la nuit le jour», la vie cessait sitôt après le coucher du soleil. A ce moment, chaque bourgeois songeait à regagner son foyer, et, dans une complète oisiveté, attendait patiemment que le lendemain l'astre brillant lui permit de reprendre le cours de ses occupations.

Jadis, le soir, on sortait fort peu de chez soi. Les trois ou quatre théâtres où se donnaient des représentations, ouvraient leurs portes vers 4 heures de l'après-midi, et on baissait le rideau à l'heure où maintenant nous songons à nous mettre à table pour souper.

Des règlements très rigoureux obligeaient les cabaretiers et autres débitants de boissons à clore leurs établissements au son du couvre-feu; enfin l'absence presque complète de voitures publiques et la difficulté dans les moyens de communication, restreignaient beaucoup le nombre des réceptions et des visites.

Pendant les premières années du XVII^e siècle, les rues de Paris furent plongées dans une obscurité à peu près complète. Sous le règne de Henri IV, sous la Régence, sous Louis XIII, pendant la Fronde, le gouvernement ne se préoccupait guère de ce fâcheux état de choses, auquel chacun remédiait à sa façon. Les gens riches sortaient, la nuit, escortés de laquais portant des torches; les bourgeois s'en allaient la lanterne à la main; les pauvres gens se glissaient à tâtons le long des murs.

Afin qu'on pût marcher plus facilement dans les rues, on institua des porte-falots à louage, qui, moyennant une modeste rétribution, accompagnaient les Parisiens dans leurs courses nocturnes.

Ces porte-falots étaient divisés en plusieurs postes éloignés de 300 pas. Une lanterne de couleur indiquait chaque poste.

Un règlement fixant les prix disait: «Le prix est de cinq sols par quart d'heure, pour ceux qui veulent se faire relayer dans leurs carrosses, et de trois sols pour l'infanterie. Pour régler ces quarts d'heure, les porte-falots portent à la ceinture un sablier marqué aux armes de la ville. Quand un particulier a besoin des services de ces utiles auxiliaires, il paye d'avance la première étape, ensuite de quoi les porte-falots tournent leurs sabliers et marchent.»

Exposition nationale.

C'est vraiment à croire que les tramways lausannois, dont le succès dépasse, il est vrai, toutes les prévisions, nous font complètement oublier l'Exposition nationale: depuis une quinzaine, on n'en entend presque plus parler dans notre bonne ville. Le moment de sa fermeture approche, cependant, et le temps passe vite. Que ceux qui, jusqu'ici, se sont dit, en bon vaudois: «On a bien le temps, on verra ça», se hâtent donc.

Il faut, disent quelques personnes, aller à l'Exposition dix fois au moins pour en avoir une idée un peu complète; autrement, il ne vaut pas la peine de faire le voyage. Un tel langage ne peut que désappointer ceux qui n'ont que très peu de temps à y consacrer; aussi ne doivent-ils pas s'y arrêter et aller quand même à Genève.

Il va sans dire que si, dans la *division de l'industrie*, par exemple, vous voulez examiner à fond toutes les broderies, tous les dessins, toutes les bobines de fil, de soie ou de coton;

si vous voulez, dans le *groupe de l'horlogerie*, regarder l'heure où s'est arrêtée chaque montre exposée; si, ailleurs, vous avez à cœur de compter les fils qui s'entrecroisent dans les machines à tisser; si vous vous extasiez pendant une demi-heure au mouvement vertigineux de chaque navette; si vous voulez, un peu plus loin, où sont exposés des moteurs de tout genre, étudier le fini des engrenages, la marche de toutes les bielles, le jeu de tous les pistons, compter les écrous et vous pâmer en face des immenses volants, tout en cherchant à compter le nombre de tours qu'ils font à la minute; si vous désirez goûter de tous les produits de la *galerie de l'Alimentation*, vous gorger à plaisir de vins fins, de liqueurs, de chocolat, de confiserie, de petites saucisses, de sandwiches et autres fantaisies de bouche; si, enfin, vous vous livrez par-ci par-là à des poses inutiles, alors oui, il vous faudra certainement une quinzaine, au moins, pour visiter le tout.

Mais à ceux qui savent regarder et diriger leurs pas à travers cette magnifique Exposition nationale, après en avoir étudié attentivement à l'avance le plan général, avec ses divisions et ses groupes, une journée suffira certainement pour se faire une idée assez complète de l'ensemble et en remporter une impression inoubliable.

Il va sans dire que s'ils peuvent y retourner, ce sera mieux encore; mais tous ne le peuvent pas.

Et, dans cette journée, il leur sera possible encore, après avoir parcouru l'Exposition proprement dite, de s'accorder quelques heures au *Village suisse*, ce séjour des surprises, du bon vin et de la gaieté, ce coin vraiment enchanteur, où l'on s'attarde et où l'on revient toujours.

Quand ils auront visité toutes ses curiosités, nous n'avons pas besoin de leur désigner — aux Vaudois surtout — l'endroit où ils doivent aller se rafraîchir un peu: ils se dirigeront instinctivement vers cette *Auberge vaudoise*, desservie par M. Grandjean, et où la consommation n'a pas de rivale en son genre, où, comme nous venons de le dire, on oublie les heures, et où l'on rencontre toujours quelques bonnes têtes de La Côte, de Lavaux et autres localités des rives du Léman.

Il y a là, dans cette pinte ensorcelante, un choix de crus auxquels il est bien difficile de résister. Il faut descendre à la cave pour se rendre compte de ses collections de bouteilles, au-dessus desquelles se balancent d'innombrables saucissons et jambons provenant de nos campagnes, et dont les visiteurs du *Village suisse* se régaleront.

Nous aurions tort de ne pas citer un autre charmant établissement, où la consommation est de même excellente et l'accueil toujours aimable. Nous voulons parler de la *Taverne du Moyen-Age*, construite sur le modèle de la maison de *Chalamala*, le bouffon du comte de Gruyère. C'est là une des plus fidèles et des plus intéressantes reconstitutions du *Village suisse*. On y remarque des peintures et des sculptures traitées par des artistes de valeur et rappelant de très curieux épisodes de la vie et des mœurs des comtes de Gruyère, ainsi que des hauts personnages qui hantaient leur imposant manoir. Il vaut la peine de consacrer quelques instants à cette partie de la taverne, tout en y dégustant le délicieux Villeneuve qu'on y sert.

De là, vous pouvez passer sur la jolie terrasse qu'ombragent de grands arbres. Rien de plus agréable que de diner là, en plein air et aux accords d'un joyeux orchestre; on s'y repose avec délices de l'étourdissant mouve-